

GROUPE « AFRIQUE NOIRE » *Cahier n° 13*

p. 103 - 116 (1992)

RENCONTRES FRANCO-ALLEMANDES SUR L'AFRIQUE

Lettres, sciences humaines et sociales

(Laboratoire « Tiers Mondes-Afrique » - Université de Bayreuth)

Textes réunis par

Hélène d'ALMEIDA-TOPOR et János RIESZ

L'HARMATTAN

U.A. 363
Tiers Mondes-Afrique
PARIS VII/C.N.R.S.

L'AFRIQUE DANS LES LETTRES ALLEMANDES ENTRE LES DEUX GUERRES (1919-1939)

Le choix de mon thème n'est pas évident à première vue. L'époque des grands voyages de « découvertes » est révolue, le « continent noir » a livré une grande partie de ses mystères ; les livres de géographes et des anthropologues, des linguistes et des hommes de science, ont produit un vaste savoir sur le continent africain à l'usage du système colonial. Celui-ci ne semble que très peu menacé et se croit promis à un long avenir.

De l'autre côté, l'Europe en général, et l'Allemagne en particulier, sont suffisamment préoccupées par leurs propres problèmes. L'Allemagne qui a perdu une guerre dévastatrice et riche en pertes humaines, qui traverse d'abord l'époque mouvementée de la République de Weimar, qui est secouée par des crises économiques et politiques, et qui finit par tomber dans les mains du système criminel des nazis. Celui-ci au bout de six ans seulement, déclenche une nouvelle guerre mondiale aux résultats catastrophiques pour l'Europe et une grande partie du monde.

Quel intérêt aurait-on à penser à l'Afrique en des temps si troublés ? A première vue, il peut paraître surprenant que ce soit précisément pendant les vingt années de l'entre-deux-guerres que nous assistions à une véritable « floraison » de la littérature traitant de l'Afrique en langue allemande — si toutefois on peut parler de « floraison » dans ce contexte. Nous voyons la publication de plusieurs « best-sellers » de la littérature coloniale allemande, qui tiraient à des centaines de milliers d'exemplaires, mais d'autre part, l'Afrique devient aussi le sujet de bon nombre de textes littéraires d'une avant-garde progressiste, d'une littérature anticolonialiste, antimilitariste et publiée en partie en exil.

J'essaierai de grouper la grande variété de cette littérature traitant de l'Afrique et des Noirs entre les deux guerres en cinq parties que je présenterai suivant leur thématique et leur orientation politico-idéologique : 1° l'intérêt de l'avant-garde littéraire et historique pour tout ce qui était africain (« primitif », « sauvage », etc.) ; 2° les conséquences de la Première Guerre mondiale pour la présentation de l'Afrique et des Noirs dans les lettres allemandes ; 3° la littérature coloniale au sens étroit du terme ; 4° les textes de « culture générale » (récits de voyages, ouvrages histori-

quès et anthropologiques sur l'Afrique) ; 5° les ouvrages de fiction ayant un quelconque rapport avec la thématique africaine sans toutefois la placer au centre de leur intérêt.

1° L'intérêt de l'avant-garde littéraire et artistique pour l'Afrique : Ce phénomène remonte à la deuxième moitié du XIX^e siècle. « Europe's revolution from cultural ethnocentricity » dont parle Albert Gérard dans l'introduction des deux volumes : *European Language Writing in Sub-Saharan Africa* (Budapest 1986), a plusieurs origines : toute une génération de scientifiques nés vers le milieu du XIX^e siècle entraîne, par ses œuvres, une modification fondamentale de la vision européenne du monde : d'une part, des niveaux encore cachés de leurs fondements psychologiques et sociaux sont mis à jour ; on aboutit d'autre part à une reconsidération des cultures non-européennes. Dans son œuvre *The Golden Bough. A Study in Comparative Religion* (publiée pour la première fois en 1890, en deux volumes), James G. Frazer mit en évidence des parallèles surprenants entre des représentations magico-religieuses et des cultures séparées par le temps et l'espace. Sigmund Freud, qui se rattache en partie dans *Totem und Tabu* aux travaux de Frazer, essaie d'y décrire (ainsi que l'annonce le sous-titre) « Quelques correspondances entre la vie spirituelle des peuples primitifs et celle des névrosés », dans une volonté déclarée d'« appliquer les points de vue et les résultats de la psychanalyse à des problèmes obscurs de la psychologie des peuples ». Lucien Lévy-Bruhl développe ses théories du mode de représentations des hommes vivant dans ce qu'il appelle « cultures primitives », dont la mentalité et les représentations collectives seraient fondamentalement différentes de celles des Européens. Dans *Les Règles de la Méthode Sociologique* (1895), Emile Durkheim place le collectif en tant que produit social au-dessus des individualités, qui sont soumises aux « contraintes sociales ». Leur point commun est le suivant : « As the nineteenth century wore on, a small but influential élite became more and more diffident about western man's scientific and technological supremacy » (Gérard, 344).

La reconsidération philosophique, sociologique et psychologique des cultures non-européennes aboutit aussi à une nouvelle expérience d'art africain introduite vers 1905 par des peintres tels que Vlaminck, Matisse, Derain, Picasso, Kirchner et Kandinsky, suivis bientôt de traités de théorie de la production artistique. Ainsi la *Negerplastik* de Carl Einstein, qui avait été publiée en langue allemande dès 1915 (version française en 1922) est le premier livre qui, sur une base théorique de critique d'art solide, essaie de présenter la sculpture africaine et de l'intégrer dans le 'musée imaginaire' du XX^e siècle. Son auteur, Carl Einstein, auteur juif de l'avant-garde expressionniste, s'est exilé en France à la fin des années 20, et s'est suicidé après l'occupation nazie de la France. Quelques citations extraites de ses remarques introductives sur la méthode employée dans son traité (« Anmerkungen zur Methode ») montrent à quel point sa méthode était révolutionnaire.

Selon Carl Einstein, il existe, par rapport à l'art africain, une terminologie *a priori* négative, qui vient d'un système de préjugés sur lequel sont basées toutes les théories

L'Européen c'est à une supériorité par rapport au Nègre, que rien ne justifie. « Mais en vérité, notre mépris du Nègre vient de l'ignorance. » Les changements qu'on peut observer, depuis quelques temps, dans l'appréciation des œuvres africaines, viennent du fait que les transformations actuelles dans la production artistique de l'Europe ont amené également une transformation de notre vision de l'histoire de l'art. Au centre de cette nouvelle vision de l'art mondial se trouve l'art africain. Les jugements antérieurs sur l'art africain étaient plutôt des jugements issus de notre ignorance. La nouvelle orientation dans l'appréciation de l'art africain a eu aussi pour conséquence la naissance d'une passion pour la collection des œuvres d'art africaines.

Carl Einstein refuse l'approche traditionnelle des œuvres d'art africaines, qui consistait à les ramener à des données anthropologiques et ethnographiques. Ce qu'il veut, c'est analyser ces œuvres comme formes (« diese Bildungen als Gebilde analysieren »). Il veut surtout éviter qu'on mette à la base de nos analyses de l'art africain la structure de notre pensée. L'analyse de Carl Einstein prend comme points de départ des concepts tels que le « Le pictural » (Das Malerische), « Religion et art africain », « La vision de l'espace cubique » (« Kubische Raumschauung »), « Les masques ».

Après avoir touché les philosophes et les sociologues, les peintres et les historiens de l'art, le « mythe primitiviste » rejaillit enfin aussi sur la littérature d'avant-garde et se développe chez des auteurs français comme Apollinaire, Cendrars, Tzara, Cocteau et autres dans ce qu'on a appelé par la suite *Le Modèle Nègre* (Jean-Claude Blachère, N.E.A. 1981). Mais dans la littérature de langue allemande, on trouve également des exemples de cette « mélanophilie » (il s'agit là d'un autre nom employé à l'époque du « primitivisme »). Le poète de la bohème viennoise, par exemple, Peter Altenbert (1859-1919) décrit sous le titre d'*Ashantee* (Berlin 1897) sa rencontre avec cinq jeunes filles qui venaient du Ghana, la Gold-Coast de l'époque, et qui furent présentées dans le cadre d'une des expositions ethnographiques dont l'époque était si friande (« Volkerschauen »). Les portraits des cinq jeunes filles africaines sont pleins de sensibilité, d'érotisme aussi, et ils sont loin de tout racisme et de toute idée de supériorité blanche.

Dans les années de l'entre-deux-guerres c'est surtout le couple Ivan Goll (1891-1950) et Claire Goll (1891-1977) qui travaillent dans leur œuvre d'écrivains et poètes, de traducteurs et essayistes, pour une meilleure connaissance de l'Afrique et des Africains. Ivan Goll est né à Metz, ville de langue française qui faisait partie de l'Empire Prussien entre 1870 et 1918. Il est bilingue et publie dans les deux langues. Sa biographie aussi oscille entre les deux cultures et montre les difficultés rencontrées par un intellectuel allemand de l'époque : pendant la Première Guerre il quitte l'Allemagne pour vivre en Suisse ; entre les deux guerres, nous le retrouvons surtout à Paris d'où il part en 1939 pour gagner les Etats-Unis et Cuba ; après la guerre, il revient à Paris où il meurt en 1950. Claire Goll lui a survécu 27 ans et nous a laissé, un an avant sa mort, une autobiographie

(*La poursuite du vent*/all. *Ich verzeihe keinem*) qui est un examen sans complaisance de l'époque.

Ils se sont rencontrés en 1916 dans l'exil suisse et ont vécu, pendant des décennies, une relation passionnée et mouvementée. Ivan Goll comme Claire Goll jouent un rôle important dans la présentation de l'Afrique et des Noirs entre les deux guerres.

En 1922, Ivan Goll publie une volumineuse *Anthologie mondiale de poésie contemporaine* intitulée : *Les cinq continents* (Paris : la Renaissance du Livre). Cette anthologie contient entre autres six « chansons nègres » qu'Ivan Goll avait tirées d'une publication de Carl Einstein. (Que nous avons déjà mentionné comme théoricien de la sculpture nègre). Dans sa préface, Ivan Goll les présente de la façon suivante :

« Voici l'enfance de l'humanité et de la poésie. Instincts qui se réveillent et qui vivent sous un jour cru, c'est-à-dire vrai. Simplicité massive et symbolique. Amour réel, a-sentimental des choses, des couleurs, de toute la nature. Les bêtes des premiers jours de la création sont leurs compagnons de vie. Poésie directe, intense, vraie. Nous tous, peuples civilisés, devons aller à leur école. Car la vraie, la grande poésie ne se compose pas de visions ou de sentences, mais du simple et profond amour de la nature. Plus que tous autres, les sauvages sont près de la terre et de la vérité. Eux aussi sont de grands frères du monde ».

Vu d'aujourd'hui, ce passage peut sembler plein d'éléments racistes appartenant à la vieille imagerie du « sauvage » et du « primitif ». Mais dans l'intention d'Ivan Goll, comme chez ses contemporains Blaise Cendrars et Tristan Tzara, ces jugements veulent être compris comme valorisants et nettement positifs : La « poésie directe, intense, vraie » des Noirs est opposée à la « fausse » poésie des Blancs, tout au moins la poésie bourgeoise contre laquelle les poètes de l'avant-garde ont pris position. Il y a donc identification entre ce qu'on entend par « poésie nègre » et la poésie imaginée par les poètes de l'avant-garde. Les deux ont en commun un refus du passé compromis (bourgeois et colonialiste) et aspirent à des valeurs exprimées dans les adjectifs « directe, intense, sauvage ». Claire Goll avait traduit en allemand, immédiatement après sa publication en français, le célèbre roman de René Maran : *Batouala, véritable roman nègre*, prix Goncourt 1921 (éd. all. 1922).

En 1926, elle publia le roman *Der Neger Jupiter raubt Europa* (Le Nègre Jupiter enlève Europe, nouv. éd. 1987). Le protagoniste de ce roman est Jupiter Djilbuti, Peulh, qui a fait une carrière dans l'administration coloniale française où il a accédé au grade de chef de cabinet. Son mariage avec Alma, française, mais d'un père suédois (d'où ses cheveux blonds !), devrait servir ses ambitions. L'histoire, pourtant, se termine mal. Sa femme l'ayant trahi avec un Suédois nommé Olaf, Djilbuti la tue, accomplissant un meurtre « juste et un saint rite ».

La sympathie de l'auteur est du côté du Noir, de celui qui vit en marge de la société. Mais Claire Goll ne refuse pas seulement l'image du sauvage, du barbare, du non-civilisé ; elle ne veut pas non plus tomber dans le piège du cliché du « bon sauvage », du nègre bon enfant au grand sourire. Elle respecte les différences. Le sous-titre d'une des éditions du roman est :

« Liebeskampf zwischen zwei Welten » (« Lutte d'amour d'entre deux mondes »). Il s'agit d'une lutte – pas seulement d'amour – entre deux visions du monde, deux visions de l'homme : Alma / Europe est l'incarnation de la femme (de 'l'homme') occidentale, être dominé par des forces appelées « rationnelles » ; le Nègre Jupiter serait sous l'influence de forces irrationnelles, d'une nature dominée par les instincts. Alma se laisse fasciner par le charme étrange du Noir, elle se soumet à lui et devient finalement sa victime. Avant de tuer Alma, Jupiter cite le poète grec Euripide : « Quos vult Jupiter perdere, dementat prius ». Ceux que Jupiter veut perdre, il leur prend d'abord la raison.

La présentation littéraire des relations entre Noirs et Blancs n'est pas nouvelle. Nous la trouvons déjà dans le vieil exotisme d'un Pierre Loti comme dans la littérature coloniale de l'époque (p. ex. dans l'ouvrage de Pierre Mille et André Demaison, *La femme et l'homme nu*, 1924). Ce qui est nouveau, c'est le fait que Claire Goll tente de dépasser les vieux clichés. Pour elle comme pour Ivan Goll, le colonialisme fondé sur l'inégalité des races n'est pas justifiable. Ils sont parmi les premiers à revendiquer la fin de ce système basé sur l'inégalité et l'injustice. Ainsi, Ivan Goll traduit-il en langue allemande le livre d'Albert Londres : *Terre d'ébène. La traite des Noirs* (1929) ; la traduction sort la même année que l'édition originale. Dans sa préface, Ivan Goll définit comme but du livre : « faire avancer la libération des peuples colonisés en découvrant les abus du système colonial ».

Retenons donc l'apport des auteurs et critiques de l'avant-garde littéraire parmi lesquels nous avons retenu les noms de Carl Einstein et d'Ivan et Claire Goll : un regard nouveau sur l'art africain ; un premier effort pour connaître et comprendre la poésie africaine ; la traduction des premiers ouvrages d'auteurs noirs (R. Maran) et d'auteurs anticolonialistes de la littérature française (A. Londres) ; la réflexion sur les rapports entre Blancs et Noirs, rapports concernant des individus (hommes et femmes), mais concernant également l'ensemble de nos nations et de nos continents : la revendication d'une nouvelle définition de nos rapports avec l'Afrique et avec les autres races.

2° Les conséquences de la Première Guerre mondiale sur la représentation de l'Afrique et des Noirs dans la littérature allemande. Le recrutement de soldats africains par les puissances européennes, tout d'abord en nombre réduit et plus ou moins volontaire à partir du milieu du XIX^e siècle, puis massif et forcé à partir du début du XX^e siècle et surtout pendant la Première Guerre mondiale, a profondément marqué l'histoire africaine et européenne et modifié considérablement les relations entre les deux continents et leurs peuples.

Le fait que, pendant la guerre et les années qui suivirent, les Africains furent en contact quotidien avec des parties de la population européenne, ne fut pas sans conséquences, d'un côté comme de l'autre. Vu de près, le monde européen perdit beaucoup de son mythe de supériorité ; les soldats africains n'apparurent plus seulement comme des sauvages non-civilisés ou de frustes barbares, mais comme des êtres tout aussi humains et 'vulnérables' que leurs frères d'armes ou adversaires européens. Par son implica-

tion dans le conflit franco-allemand, la querelle sur les « Tirailleurs Sénégalais » devint plus vive et prit des dimensions internationales. Les attaques des racistes allemands, qui lancèrent une violente campagne sous le nom de « la honte noire » ou, à l'époque de l'occupation de la Rhénanie, de « l'opprobre noir sur le Rhin » eurent pour conséquence, de l'autre côté, l'entrée en lice de défenseurs du peuple noir, dont les « louanges de mépris » (expression employée par L.S. Senghor) ne doivent pas plus être considérées comme témoignage de respect humain que comme traitement égalitaire sérieux.

Dans notre volume collectif sur les *Tirailleurs Sénégalais* (« Présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France », 1989), nous avons traité plusieurs aspects de cette thématique. Hans-Jürgen Lüsebrink parle de l'histoire et des conséquences de ce litige franco-allemand sur les tirailleurs sénégalais de 1910 à 1926 : la campagne contre les « Tirailleurs sénégalais » stationnés en Allemagne entre 1919 et 1921 se trouve, dans son article, analysée dans l'optique d'une querelle franco-allemande, et ceci dans une triple perspective :

– il soulève la question des fondements anthropologiques du recrutement de l'armée noire en France, considérée comme plus adaptée à la brutalité des guerres modernes parce que plus éloignée de la civilisation occidentale ;

– il analyse la campagne allemande elle-même, à travers ses formes d'énonciation et ses structures argumentatives qui eurent recours à la même anthropologie que celle des généraux français avant la guerre, mais en la radicalisant dans un racisme exacerbé ;

– il étudie les réactions françaises à cette campagne : une revalorisation décidée des Tirailleurs qui entraîne dans son sillage, entre autres, l'attribution du Prix Goncourt à René Maran et l'émergence, avec Bakary Diallo et d'autres, d'une filière essentielle parmi les premiers écrivains africains.

La diffamation de la « Honte Noire » par une certaine presse d'extrême-droite visait le stationnement de près de 10 000 soldats africains et malgaches en Rhénanie et dans la Sarre, territoires occupés par la France après la Paix de 1918, et eut pour but de mettre fondamentalement en cause la légitimité même de la victoire française. La France aurait eu recours à des moyens illégitimes et indignes d'une nation européenne en recrutant massivement des soldats d'une civilisation très différente, et ne connaissant pas les règles d'une guerre européenne. Cette campagne, qui prit très vite des accents racistes en insistant sur des cas de viol et de violence physique imputés aux tirailleurs stationnés en Allemagne, mais généralement inventés de toutes pièces, rencontra néanmoins, en Allemagne aussi, des voix dissonantes et contestataires. Notamment la presse social-démocrate (et en partie catholique) tel le journal *Die Freiheit*, soulignèrent les bonnes relations entre les tirailleurs sénégalais et la population allemande, et citèrent de nombreux témoignages individuels à l'appui.

Joachim Schultz, dans un autre chapitre de notre ouvrage collectif sur les Tirailleurs Sénégalais et leurs représentations littéraires et figuratives, présente des textes populaires (du Carnaval de la ville de Mayence par exemple) qui traitent de ce thème. Ils ont même pris un nom propre dans les

poésies populaires en dialecte rhénan : on les appelait les « Utschebebes », ce qui serait une déformation des mots français « Où est le bébé ? ». Joachim Shultz a trouvé d'autres textes qui parlent des soldats noirs au service de la France : une ballade d'Alfons Paquet, une pièce de théâtre de Carl Zuckmayer, un roman de guerre de Rudolf Frank, et plusieurs romans et nouvelles pro-nazis qui ont été publiés à partir de 1933 et où l'on essaie de glorifier la défense héroïque du Rhin allemand.

Citons comme exemple le roman de Rudolf Frank qui a été publié en 1931, et qui a connu une réédition en livre de poche dans une série pour la jeunesse de 1985 : Le titre original était : *Der Schädel des Negerhüptlings Makaua*, le nouveau titre : *Der Junge, der seinen Geburtstag vergaß. Ein Roman gegen den Krieg* (le Crâne du roi nègre Makaua – Le garçon qui oublia son anniversaire. Roman contre la guerre.) Joachim Schultz le résume de la façon suivante :

« L'auteur raconte l'histoire d'un garçon polonais, nommé Jan, qui rejoint un bataillon allemand en septembre 1914, et reste avec cette unité pendant toute la guerre. Les soldats le considèrent comme une sorte de porte-bonheur. En guise de leitmotiv apparaît de temps en temps le « crâne du roi nègre Makaua ». Aux soldats qui prétendent se battre pour la civilisation allemande, l'un deux, Cordes, répond : « Vous tous, vous ne vous battez que pour le crâne du roi nègre Makaua ». Sans donner d'autres explications. C'est seulement après plusieurs chapitres que Cordes reprend l'histoire du « crâne », avec le récit de ses propres expériences en Afrique de l'Est avant la guerre. Selon lui, le crâne appartiendrait à un grand roi qui gouvernait un grand empire en Afrique de l'Est, il y a très longtemps. Les Africains attendraient son retour ; le roi sera leur guide dans la lutte contre les oppresseurs blancs. Il y aurait eu déjà des révoltes au nom de ce roi Makaua.

Dans la suite du roman, nous retrouvons le narrateur dans un hôpital militaire vers le front de l'Ouest, avec plusieurs soldats noirs de l'armée française. Le lecteur du roman assiste à un débat fervent sur la signification de la guerre et les résultats que chacun attend de sa fin. Quand le protagoniste Cordes évoque le crâne du roi Makaua, les soldats noirs interviennent dans la discussion et clament : « Homme blanc [...] rends-nous le crâne sacré de notre grand roi Makaua ! Des hommes blancs l'ont volé à nos pères. Maintenant, les hommes blancs ont promis à nos chefs et à nos guérisseurs que nous le récupérerions en combattant les Allemands. » L'histoire qui se cache derrière ce « crâne » est très complexe et serait longue à raconter. Retenons ceci : au paragraphe 246 du traité de Versailles, parmi d'autres revendications, se trouve la suivante : « Dans les 6 mois qui suivront la mise en vigueur du présent traité, le crâne du sultan Makaua, qui a été enlevé par les Allemands en Afrique de l'Est et transporté en Allemagne, devra être restitué et rendu au gouvernement britannique ».

Ce qui nous paraît important, aujourd'hui, c'est que, dans ce roman datant de 1931, des tendances antimilitaristes voire pacifistes aillent de pair avec la tentative de rendre justice aux soldats africains victimes des guerres en Europe, et aux revendications de leurs peuples qu'on leur restitue ce que

l'Europe leur a volé dans le passé et dont les musées européens regorgent. Ce sont ces tendances là, certainement, qui ont permis la réédition de ce roman presque 50 ans après sa première parution.

3° La littérature coloniale, au sens étroit du terme à cette époque, a été traitée plusieurs fois. Amadou Booker Sadj, germaniste à l'Université de Dakar, a publié un grand volume en 1985 sur *l'Image du Négro-Africain dans la littérature coloniale de langue allemande*. Il donne une analyse de cette littérature sur la toile de fond de la politique coloniale allemande depuis Bismarck, et il cherche à regrouper cette vaste matière suivant des critères tirés des ouvrages des philosophes et des écrivains. La littérature d'imagination coloniale est divisée selon des critères thématiques : littérature écrite par des médecins – littérature de guerre – littérature écrite par des fonctionnaires et des militaires – littérature de colons (« Siedlerliteratur ») – livres écrits par des ménagères (« Hausfrauenliteratur ») – littérature écrite par des missionnaires et des enseignants.

Je n'ai pas l'ambition d'apporter, à cette vaste et méticuleuse recherche, des éléments nouveaux, je voudrais seulement poser la question : comment les Allemands se situent-ils entre 1919 et 1939 dans les textes de la littérature coloniale, soit par rapport à leur passé colonial en Afrique, soit en tant que voyageurs en Afrique, soit dans la perspective d'un retour sur le continent africain ?

Rappelons le célèbre article 119 de la partie IV du traité de Versailles (« Droits et Intérêts Allemands en dehors de l'Allemagne ») qui avait fixé à la date du 7 mai 1919 l'application de la clause suivante : « L'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous ses droits et titres sur ses possessions d'outre-mer ». Mais ce ne fut pas tant le fait de la perte en elle-même, que l'on pouvait attribuer au droit du plus fort, qui mettait le 'lobby' colonialiste allemand en rage. Ce fut l'ultimatum du 16 juin 1919 (en réponse aux remarques que la délégation allemande avait faites au sujet du traité) qui disait entre autres que c'était par respect pour les populations indigènes qu'on refusait le droit de coloniser aux Allemands, et où l'on parlait à propos des méthodes de l'administration coloniale allemande de « suppressions cruelles », « réquisitions arbitraires », « corvées qui avaient dépeuplé des régions entières en Afrique de l'Est et au Cameroun », « sort tragique des Héréros en Afrique du Sud-Ouest ». On reprochait à l'Allemagne d'avoir échoué sur toute la ligne dans la politique coloniale ; en fait, on excluait les Allemands du club des peuples « civilisés ».

L'indignation et l'irritation des milieux coloniaux allemands furent extrêmes. Les réactions allèrent du refus de ce qu'on appelait la « koloniale Schuldlüge » (le mensonge de culpabilité coloniale), à l'apologie de l'œuvre coloniale allemande, de l'attaque contre les méthodes des autres peuples colonisateurs à des revendications de restitution des anciennes colonies allemandes. Revendications qui se firent de plus en plus violentes et qui, surtout après la montée du nazisme dans les années 30, ne connurent plus de limites. Des livres aux titres évocateurs comme : *Wann kommen die Deutschen endlich wieder ?* (Quand les Allemands reviendront-ils ?), *Un-*

ser Kamerun von heute (Notre Cameroun d'aujourd'hui) ou *Deutsche Heimat in Africa* (Pays allemand en Afrique) donnent le ton.

Heinrich Schnee, ancien gouverneur de l'Afrique de l'Est allemande, publia un livre (qui, en 1927, en était déjà à sa 7^e édition) dans lequel il résume les arguments des milieux coloniaux allemands contre les reproches des Alliés. Les seize photos du petit volume devaient, en quelque sorte, présenter une preuve irréfutable des réalisations allemandes sur le continent africain : les plans des villes de Dar Es-Salam et de Windhuk montrent les procédés méthodiques des Allemands ; des photos d'un hôpital pour les indigènes à Douala, d'un institut de recherche sur les maladies tropicales à Dar Es-Salam, et d'autres institutions sont là pour démentir les reproches de mauvais traitements infligés aux indigènes par les Allemands ; des chemins de fer, des ponts, des plantations modèles, des églises et des écoles, des ateliers et des usines sont là pour montrer le sérieux de l'œuvre coloniale allemande.

Ces thèmes de l'efficacité des Allemands dans leur œuvre de colonisation et le tort qu'on leur a fait en les chassant d'Afrique sont mis en scène avec beaucoup de zèle dans des livres extrêmement populaires à l'époque, et qui devinrent de vrais best-sellers. Parmi eux, le livre du général von Lettow-Vorbeck, rédigé en collaboration avec le capitaine von Ruckteschell : *Heida Safari ! Deutschands Kamps in Ostafrika. Der deutschen Jugend erzählt* (1^{re} éd. 1920) raconte l'épopée des soldats allemands avec les indigènes Askaris dans leur lutte contre les Alliés en Afrique de l'Est. L'autre best-seller colonial de l'entre-deux-guerres est de Hans Grimms, *Volk ohne Raum* (1926), qui est devenu le modèle même du mythe du sang et du terroir (« Blut und Boden »-Mythos) auquel il a donné la formule. Le roman traite, en quatre parties, de la vie d'un fils de paysan, Cornelius Friebott, de son enfance dans les années 1880 à sa mort en 1923. L'action se déroule en partie en Allemagne dans les temps troubles de la guerre et des années qui suivirent, en partie en Afrique du Sud où le protagoniste essaie de s'installer et de bâtir une nouvelle patrie. Le héros apparaît comme un vrai martyr de l'idée nationale allemande ; le colonialisme et le nationalisme raciste des nazis se sont facilement reconnus dans ce roman qui, du point de vue littéraire et artistique est un échec, mais qui a néanmoins exercé une très grande influence à l'époque national-socialiste, dont il exprimait quelques idées maîtresses.

4° A côté d'un Lettow-Vorbeck et d'un Hans Grimm, il y avait pourtant d'autres auteurs allemands qui parlaient de l'Afrique d'une façon qui leur permettait d'être appréciés et hors des frontières allemandes. La *Kulturgeschichte Afrikas* de Leo Frobenius, publiée en 1933 (trad. franç. 1934) avait trouvé, grâce aux auteurs de la Négritude (Césaire, Senghor), un écho et une résonance qui allaient durer jusqu'aux années 50 et 60. La collecte d'autobiographies africaines, *Afrikaner erzählen ihr Leben*, éditées par l'éminent africaniste Diedrich Westermann en 1938 (trad. franç. 1943 : *Autobiographies d'Africains*) a connu deux rééditions dans l'Allemagne de l'après-guerre. Un des critiques et publicistes les plus influents en Allemagne des années 20 aux années 60, Friedrich Sieburg, auteur de nombreux livres d'histoire et de récits de voyages (dont le plus célèbre est *Gott*

in *Frankreich ? - Dieu est-il français ?*, paru en 1929) a été publié en 1938 un récit de voyage en Afrique du Nord et de l'Ouest, très élogieux pour l'œuvre colonisatrice de la France dans ces régions. On peut même voir dans ces livres une critique indirecte de l'idéologie raciste des nazis : Frobenius qui insiste sur le très haut niveau des civilisations africaines, Westermann qui leur donne la parole pour savoir et faire connaître ce que pensent les Africains eux-mêmes, Sieburg qui prône le modèle français, où il n'est plus question de race, mais seulement de civilisation : du moment que le Noir a assimilé la langue et la civilisation françaises, il est considéré comme Français, les différences raciales ne comptent plus, ce qui est explicitement approuvé par Sieburg – en 1938 ! Mais comme ces textes sont connus et ne présentent plus grand intérêt aujourd'hui, je veux m'arrêter, dans la dernière partie de mon exposé, sur deux ouvrages de fiction, qui continuent à être lus, et qui présentent de par ce fait même un intérêt qui va au-delà de leur réception au moment de leur publication. Il s'agit de *Afrikanische Spiele* (Jeux Africains) d'Ernst Jünger, publié en 1936 (trad. franç. en 1944) et de *Jugend ohne Gott* (Jeunesse sans Dieu) d'Ödön von Horváth (1937, trad. franç. 1938).

5° L'Afrique dans quelques ouvrages de fiction des années 30. Dans le livre d'Ernst Jünger, le narrateur raconte, dans un récit autobiographique, la tentative d'évasion du jeune lycéen Herbert Berger, qui fuit l'étroitesse et le provincialisme de la petite ville et de la maison paternelle :

« Je vivais depuis des mois dans une secrète insurrection qui, dans ces milieux, pouvait difficilement demeurer cachée. C'est ainsi que j'en étais déjà à ne plus participer aux cours, préférant me plonger dans des récits de voyages en Afrique que je feuilletais sous le pupitre. »

Les images qui exercent une fascination irrésistible sur l'imagination du jeune lycéen sont décrites de la façon suivante :

« Pendant mes promenades nocturnes sur les remparts de la ville, de longs rêves éveillés, pareils à des demi-ivresses, avaient si bien rapproché de moi ces contrées lointaines qu'il semblait qu'il ne fût plus besoin que d'une décision pour y pénétrer et participer à leurs délices. Le mot 'forêt vierge' enfermait pour moi une vie à la perspective de laquelle il est impossible, quand on a seize ans, de résister – une vie consacrée à la chasse, au brigandage et à d'étranges découvertes.

J'acquis un jour la certitude que l'Eden perdu se trouvait quelque part dans les ramifications du Nil supérieur ou du Congo. Et comme le désir qui nous pousse vers de tels endroits compte parmi les plus irrésistibles, je me mis à ruminer une série de plans insensés, cherchant le meilleur moyen pour approcher la région des grands marécages, de la maladie du sommeil et de l'anthropophagie. »

Avant de partir pour rejoindre la Légion Etrangère, le jeune Herbert Berger achète deux choses qu'il croit indispensables pour mener à bien son aventure : un pistolet d'abord, puis :

« Je quittai la boutique avec un sentiment de triomphe pour me rendre aussitôt chez un libraire et faire l'acquisition d'un livre épais : *Les mythes du continent noir*, que je tenais pour indispensable. Il fut mis dans un grand havresac dont le tour vint ensuite. »

La fuite du lycéen vers la recherche d'une Afrique mythique et fantasmagorique se termine dans un camp militaire de la Légion Etrangère dans l'Afrique du Nord désertique où son père envoie quelqu'un le chercher et le fait reprendre après quelques semaines. Pourtant, ce qui reste de cette aventure, ce n'est pas la déception d'un essai d'évasion manqué, mais un mirage d'adolescent d'une Afrique mystérieuse et éblouissante, à l'opposé de la grisaille et de l'étroitesse du quotidien, une image qui dépasse toute expérience réaliste et qui, de ce fait même, ne peut être démentie.

Un autre texte, écrit à la même époque par Ödön von Horváth, auteur autrichien d'origine hongroise, et publié dans l'exil à Amsterdam, semble à première vue être à l'opposé des fantaisies d'Ernst Jünger. Il s'agit du roman : *Jugend ohne Gott* (Jeunesse sans Dieu) de 1937 (trad. franç. 1938) qui fut traduit immédiatement en plusieurs langues et valut à son auteur une renommée internationale. Dans ce livre, le racisme nazi est attaqué de façon indirecte, par le biais des idées sur les « Nègres ».

Le narrateur fictif est un professeur de lycée qui a été obligé de donner à ses élèves (26 garçons de 14 ans) comme sujet de rédaction allemande : « Pourquoi nous faut-il des colonies ? » Bien qu'il ne soit pas sympathisant du régime, le jeune professeur (34 ans) laisse passer des réponses « classiques » du genre : « Il nous faut des colonies, parce que nous avons besoin de nombreuses matières premières sans lesquelles notre industrie très développée ne peut pas être maintenue, ce qui aurait comme conséquence que l'ouvrier du terroir se trouverait sans travail. » Devant des déclarations de ce genre, le professeur se contente de ne corriger que les fautes d'orthographe et de style les plus grossières, n'ayant aucun espoir de pouvoir convertir ses élèves à une autre vision du phénomène. Il ne réagit que lorsqu'il lit dans la rédaction de N., fils d'un maître boulanger : « Tous les Nègres sont perfides, lâches et paresseux ». Quand il rend les cahiers en classe, il dit à cet élève : « Tu écris que nous, les Blancs, nous sommes supérieurs aux Nègres de par notre culture et notre civilisation matérielle, ce qui est peut-être vrai. Mais tu ne devrais pas écrire que les Nègres ne comptent pas, qu'il est sans importance s'ils vivent ou non. Les Nègres aussi sont des êtres humains. »

Ces déclarations du professeur devant la classe déterminent tout de suite des événements du roman. Le père de l'élève dénonce le comportement du professeur comme « sabotage de la patrie », lui reproche de « miner les âmes innocentes des enfants » avec « le poison de son humanitarisme sentimental ». Le directeur du lycée lui fait observer qu'il existe une circulaire où il est dit que « les enseignants doivent tenir éloigné de la jeunesse tout ce qui pourrait d'une certaine manière les diminuer dans leurs capacités militaires futures, en clair : nous devons les préparer, moralement, à la guerre. Un point, c'est tout ! » Après maintes péripéties, au cours desquelles survient même un meurtre (pendant un séjour de campement paramilitaire de la classe) où le professeur est impliqué de façon très directe dans la recherche du coupable et le procès qui s'ensuit, il est finalement suspendu de son poste d'enseignant. Les élèves lui avaient donné le surnom de « Nègre ». Grâce à un prêtre catholique de ses amis qui, lui aussi, est suspect aux yeux du régime, il obtiendra un poste d'enseignant dans

une école de mission en Afrique. Et le roman se termine ainsi : « le Nègre va chez les Nègres ».

Les déclarations du jeune professeur sur les Nègres dans ce roman sont devenues, en quelque sorte, comme le noyau de cristallisation autour duquel s'articulent les divergences sur certains aspects cruciaux de l'idéologie nazie, et ce noyau donne l'occasion à un groupe d'élèves de s'organiser à leur tour et de former un noyau de résistance qu'ils appellent « le Club » (on serait tenté d'ajouter : « Club des amis des Nègres »). L'Afrique n'est pas seulement, comme chez Ernst Jünger, le but lointain des rêves d'évasion des jeunes, mais le symbole d'une humanité commune qui intègre toutes les races et toutes les couleurs.

Le roman *Jugend ohne Gott* de Ödön von Horváth, qui trouva un accueil enthousiaste auprès des plus grands noms de la littérature allemande en exil (Thomas et Heinrich Mann, Hermann Hesse, Alfred Döblin, Franz Werfel), a fait son chemin auprès du public dans les pays de langue allemande après la guerre. Il fut publié en 1948 et en 1953 à Vienne, en 1965 à Munich, et a connu de nombreuses rééditions en format de poche depuis 1971.

Permettez-moi, dans ce dernier exemple, d'aller au-delà des limites temporelles que je me suis fixées, c'est-à-dire au-delà de la Deuxième Guerre mondiale. La défaite de l'Allemagne hitlérienne ne fut pas, pour la littérature allemande, le « point zéro », comme on l'a souvent prétendu. La plus grande partie des auteurs de langue allemande avaient choisi l'exil, d'autres s'étaient réfugiés en ce qu'on a appelé par la suite « l'exil intérieur », d'autres encore ont arrêté d'écrire pendant les douzes années du nazisme ou furent victimes des persécutions du régime.

Wolfgang Koeppen (né en 1906) est l'un des rares auteurs de qualité à ne pas avoir quitté l'Allemagne nazie, malgré de grandes difficultés avec la censure. Il a publié en 1951 un roman, *Tauben im Gras* (Pigeons sur l'herbe), où il donne une sorte de photographie instantanée de la ville de Munich un jour de l'année 1949 sous l'occupation américaine. C'est la période qui suit la réforme monétaire ayant donné le signal au « miracle économique allemand ». Le roman est d'un intérêt certain dans notre contexte parce que, parmi ses protagonistes, nous trouvons – à côté de nombreux personnages allemands – deux officiers noirs américains : Odysseus Cotton qui vient juste d'arriver et dont le chauffeur Joseph sera assassiné, et Washington Price, qui a une relation d'amour avec Carla qui attend un enfant de lui.

Ce roman de 1951 renoue en quelque sorte avec une thématique qui, comme nous l'avons vue, avait acquis pendant et après la Première Guerre mondiale, une triste célébrité, celle de la « honte noire », la « Schawarze Schande » ou « Schwarze Schmach ».

Après les ravages qu'ont fait les théories racistes des Nazis, l'Histoire ne se répète pas telle quelle. Néanmoins, les vieilles campagnes incendiaires ne sont pas complètement oubliées, elles sont citées dans le roman et présentées comme associations, presque involontaires, mais qui hantent toujours la mémoire collective : « Vernegerung » (négrification), propagande pour la guerre dans le *Völkischer Beobachter* (= Le Journal de la N.S.D.A.P.), « Rassenverrat » (trahison de la race), où en étaient-ils arrivés

avec leur sauvegarde de la pureté de la race ? » Heinz, le fils de Carla, jeune garçon dont le père n'est pas revenu de la guerre, exprime le sentiment populaire quand il parle, avec les autres enfants, du « Nigger » de sa mère, bien que celui-ci soit très gentil et généreux avec lui :

« Mais ce qui parle contre Washington c'est sa peau noire, signe trop frappant de sa différence. Heinz ne voulait pas être différent des autres. Il voulait être comme les autres garçons, et eux, ils avaient des pères à peau blanche, reconnus par tous ici. » Ces réserves, tout comme les doutes de Carla (qui sont présentés dans une sorte de monologue intérieur) ne sont plus en premier lieu le résultat d'un quelconque racisme, mais ils présentent un élément de réalisme en ce qu'ils posent la question de l'arrière-plan des préjugés racistes et tentent une ébauche d'analyse des antagonismes entre Noirs et Blancs :

« Seul le train des Américains blancs menait dans le monde fantastique, le monde de bien-être, de la sécurité et du confort. »

On pourrait même y voir une tentative de réparation du tort commis envers les Noirs pendant la campagne de la « Schwarze Schande », du fait que Washington Price se peint un avenir commun avec Carla à Paris où il ouvrirait un restaurant au nom de « Washington's Inn » : « A Paris (pense-t-il) on n'avait pas de préjugés. [...] Il pourrait vivre avec Carla sans craindre les attaques à cause de leur mariage mixte. [...] A Paris ils seraient heureux : tous, ils seraient heureux à Paris. »

Washington tient fermement à son rêve bien que Carla l'insulte quand elle apprend du médecin que Washington s'est opposé à l'avortement, et qu'elle prétend ne plus vouloir rien savoir de lui. Les sympathies de l'auteur (et des lecteurs) sont du côté du Noir américain. Aussi parce que celui-ci n'est pas présenté comme vainqueur triomphant, mais comme quelqu'un qui, dans leur propre pays ne sent pas vraiment chez eux qui ont été profondément humiliés par le régime hitlérien et la défaite qui s'en est suivie.

Essayons de résumer notre tableau de la littérature allemande parlant de l'Afrique et des Noirs entre les deux guerres. Dans cette littérature, il y a une filière nationaliste et une filière internationaliste ; il y a rupture avec la tradition et les discours colonialistes, mais il y a aussi continuité. Continuité qui va aussi au-delà de 1945.

La filière nationaliste continue en quelque sorte la littérature colonialiste allemande : celle qui cherchait à justifier la présence allemande/européenne sur la terre africaine par des théories racistes et une prétendue supériorité de civilisation. Après la perte des colonies par les Allemands dans le traité de Versailles, elle ne tarit pas – au contraire. Les auteurs coloniaux s'efforcent encore plus de montrer les bienfaits de l'œuvre coloniale allemande, ils attaquent les insuffisances et les méfaits des autres nations colonisatrices, ils continuent à revendiquer une « place au soleil » pour les Allemands, peuple – selon l'idéologie nazie – sans espace : *Volk ohne Raum*.

La Première Guerre mondiale a changé en profondeur l'attitude des Européens envers les Noirs. Avec la participation de dizaines de milliers de soldats africains au service de la France dans la guerre en Europe, l'Afri-

que et les Africains deviennent – pour ainsi dire – un sujet de politique intérieure européenne, notamment d'un litige franco-allemand. Du côté de la droite conservatrice et nationaliste allemande, des attaques aveuglées et pleines de ressentiments après la guerre perdue ; défense des Noirs et création d'une nouvelle anthropologie de l'autre côté. Les questions africaines en Europe prennent une dimension internationale.

Cette dimension internationale est visible également dans les arts figuratifs et la littérature de l'avant-garde. La crise d'une certaine vision du monde eurocentriste d'un côté, l'intérêt pour des cultures dites « primitives », le « modèle nègre » chez certains auteurs qui correspondent à une sympathie réelle pour les hommes et les civilisations africaines. Cela menait à une présentation différente du personnage du Noir dans les textes littéraires ; les premiers doutes et des critiques du système colonial se font jour, on donne la parole aussi aux autres, on veut des témoignages 'authentiques' venant de l'Afrique même. Le passage de la littérature coloniale à la littérature écrite par des auteurs africains se prépare.

János RIESZ

Table des matières

Hélène d'ALMEIDA-TOPOR et János RIESZ Avant-propos	9
Catherine COQUERY-VIDROVITCH Ville coloniale et formation de l'État : le cas de l'Afrique noire	11
Joseph GUGLER et Gudrun LUDWAR-ENE Plusieurs chemins mènent les femmes en ville en Afrique subsaharienne	27
Jutta SEIBERT Changements des structures familiales et leur conséquences sur les stratégies de vie des femmes : le cas de Lomé	41
Serge NEDELEC Les organisations de jeunes au Soudan français de 1939 à 1960	49
Cornelia PANZACCHI le Maître de la Parole dans le livre : la représentation du griot dans le roman ouest-africain de langue française	71
Odile GOERG Réflexion sur l'architecture européenne le long de la côte africaine à partir de l'exemple de la Guinée	81
Francis SIMONIS Les Européens du cercle de Ségou à l'époque coloniale à travers les sources orales. approche méthodologique et premiers résultats	93
János RIESZ L'Afrique dans les lettres allemandes entre les deux guerres (1919-1939)	103
Hélène d'ALMEIDA TOPOR La place du commerce allemand dans la colonie française du Dahomey (1890-1914)	117
Activités du groupe "Afrique-Noire-Madagascar" 2 comptes rendus de conférences donnés dans le cadre du séminaire "Economie et sociétés dans l'Afrique noire moderne et contemporaine" - les marginaux dans les villes sénégalaises, compte rendu par François Arriat et Adrien Benga d'une conférence de Mamadou Diouf	133
- Marginalité et pauvreté des jeunes dans une ville africaine : l'exemple de Ouagadougou, compte rendu par Armelle Chatelier et Francis Simonis d'une conférence de Marie-Jeanne Kambou	139